

dans le périmètre de la vallée de Mexico seulement. Le Popocatepelt, la Montagne qui fume, et l'Istaccihualt, la femme blanche, sont, il va sans dire, les plus beaux fleurons de cette redoutable couronne. Le premier mesure 5422 mètres : c'est, jusqu'à présent du moins, le roi de la Cordillère mexicaine. Le second n'a que 5081 mètres, et cède le pas à l'Orizava (province de Vera-Cruz).

CHAPITRE XIV.

Los Organos de Actopan. — Les *arrieros*. — La Cañada. — Tepeje. — Huehuetoca et le *Desague*. — Topographie de la vallée de Mexico. — Guadalupe. — Vierge miraculeuse. — Sa rivalité avec la Vierge de los Remedios. — Mexico.

En sortant d'Arroyo Zarco, on suit un chemin pierreux et malaisé qui traverse une région accidentée, couverte de bouquets de chênes rabougris et clair-semés. Ce doit être un lieu de prédilection pour les voleurs, et comme on m'avait prédit à la fonda une mauvaise rencontre dans la sierra de Calpulalpan, — c'est le nom de cette petite chaîne, — je voyageai là *con la barba al hombro*. J'en fus encore pour mes frais de vigilance.

D'Arroyo Zarco à Mexico, la route carrossable fait un crochet par la vallée de Tula; je pris le chemin plus direct des montagnes par Tepeje del rio. Une plaine assez sauvage succède à la sierra; de loin en loin on y rencontre un triste village entouré de quelques terres travaillées; les habitants ont l'air peu avenants. Enfin, je m'engage dans les montagnes au delà desquelles se trouve la vallée de Mexico.

Ces montagnes sont nues et désertes, très-tourmentées,

mais l'horizon est parfois grandiose quand la route gravit quelque sommet; les lignes ont de la majesté et le pittoresque est poussé jusqu'à l'audace. Je fis halte malgré moi sur un de ces points élevés pour savourer un peu mon enchantement : cette région pétrifiée au milieu d'efforts convulsifs, sur laquelle le soleil, déjà penché sur l'horizon, jetait une lumière oblique dont les splendeurs étaient relevées de grandes ombres, ces gorges où se formait l'obscurité et d'où s'exhalaient des vapeurs nacrées, ces sommets dorés, ce torrent qui lamait d'argent le flanc abrupt et sombre d'une croupe voisine, tout cela valait bien un acte muet d'adoration à mère nature, si belle quand elle n'est pas frelatée, si généreuse surtout pour qui ose aller l'admirer là où elle ne l'est pas.

La route s'engouffre dans un entonnoir profond à mes pieds, sans que je puisse voir encore par quels capricieux méandres elle va m'amener jusqu'en bas. Dans le lointain, au nord-est, une cime bizarre se dresse brusquement, comme un fer de lance, au-dessus des lignes bleues de l'horizon. Un brave muletier, dont le troupeau me précède et qui se vante d'avoir parcouru en tous sens le vaste territoire de la république, me fait reconnaître dans cette fine pointe le cerro de los Organos ou de *Mamanchota*, une des curiosités de ce pays si curieux. C'est une aiguille de rochers qui n'a pas moins de cent mètres d'élévation, à laquelle sert de base une montagne de sept mille deux cent soixante-dix mètres environ : elle domine le pueblo d'Actopan.

L'hacienda de la Cañada est située au fond de la gorge; on y descend par une rampe en zigzag assez hardie, étayée çà et là par des muraillements. J'ai fait une douzaine de lieues depuis le matin; mon intention était de pousser jusqu'à Tepeje, à cinq ou six lieues de là, mais l'heure avancée m'arrête à l'hacienda, immense bâtiment carré qui renferme un meson et une fonda. D'ailleurs,

Miguel a retrouvé parmi les *mozos de mulas*, les garçons muletiers, un ami, un *compadre* qu'il n'a pas vu depuis longtemps et avec lequel il serait heureux de passer la soirée, car l'*atajo* campe là. Rien ne s'y opposant de mon côté, la chose se fit.

Quelques instants après, pendant que je causais dans le *patio* de l'hacienda avec le maître arriero, Miguel s'approcha en compagnie du susdit compère et me le présenta comme un garant de son honorabilité. Aussitôt l'autre bon apôtre de me complimenter sur le bonheur que j'avais eu de tomber si bien, m'assurant que j'aurais pu chercher longtemps un domestique aussi estimable. Je regardai l'arriero qui cligna de l'œil en souriant d'une façon très-significative, et, quand nos fidèles *mozos* eurent tourné les talons, nous nous édifîâmes mutuellement du récit de leurs prouesses : les deux faisaient la paire. Sur ce nous allâmes souper ensemble et ne nous séparâmes qu'à l'heure de la retraite.

C'était un fort brave homme, comme tous ses pareils, qui constituent une famille à part, très-intéressante, très-estimable. Le muletier est renommé à bon droit pour son honnêteté et son énergie au travail. Sur ces vastes territoires où les routes sont à l'état primitif comme l'art du charonnage, de magnifiques et vigoureuses mules font tous les services de transport; aussi, après la vie du marin, n'en est-il pas de plus accidentée, de plus active et de plus nomade que celle du muletier. Sobre et vigilant, vivant toujours au grand air, à cheval, et passant plus d'une nuit à la belle étoile, l'arriero est dégagé de la plupart des préjugés qui tendent leurs imperceptibles toiles d'araignées autour de toutes les existences stagnantes. Nature fruste en diable, mais bonne âme au fond, il est gai, serviable, loyal, quelque peu viveur seulement.

Au jeu d'amour le muletier fait rage.

En route, le travail l'absorbe; à destination, il s'abandonne, comme le marin, à une réaction complète, et se repose en se ruant dans le plaisir.

Le métier a des couleurs très-vives et prête aux études de mœurs. C'est toujours une rencontre pleine d'intérêt que celle d'un de ces immenses troupeaux qu'on appelle *recuas* ou *atajos*. En tête s'avance gravement l'*atajadora*, pleine du sentiment de son importance. L'*atajadora* est une jument; elle ne porte rien, si ce n'est une clochette au cou; son rôle est de guider la *recua*, d'en faire un tout, un *atajo*. Les sons de sa clochette rallient les mules que retient autour d'elle une affection inexplicable mais bien constatée. Une chose plus inexplicable encore que cette affection, c'est ce fait qu'une jument seule a le privilège de l'inspirer; une autre mule ne ferait point l'affaire fût-elle couverte de clochettes, et c'est bien rarement qu'on voit un cheval jouir de la même considération. Sans elle le troupeau irait à la débandade en route et s'éparpillerait la nuit en campagne. On a plus de mal à conduire dix animaux sans *atajadora* que cent avec ce chef de file. Les mules, qui ont peu de sympathie et peu d'égards les unes pour les autres, ce qu'elles se démontrent parfois très-énergiquement, en ont beaucoup pour la *yegua*, qui est la reine véritablement. L'honorable privilège de marcher sur ses pas ou de brouter à côté d'elle est très-envié et amène des combats violents.

Sur les flancs de la *recua* en marche vont et viennent les *mozos*, surveillant le chargement, qui se dérange quelquefois, surtout dans les montagnes. Au moindre symptôme de désorganisation dans une charge, deux hommes mettent pied à terre et s'emparent de l'animal qui la porte, afin de remédier au mal. Leur premier soin est de lui passer le *tapaajo*, la bossette, bandeau de cuir qui sert à lui cacher les yeux et sans lequel il serait radicalement impossible de le tenir en repos. En dehors

de cet usage le *tapajo* devient un fouet. Au milieu du bandeau, à l'endroit où il se double, il y a un anneau de cuir qui sert à passer la main, et les cordons qui en relient les extrémités sont assez longs pour faire martinet. A peine délivrée de la bossette, la mule prend une allure rageuse pour rejoindre l'*atajo*, et si, par malheur, c'est une de celles qui ont l'habitude d'escorter l'*atajadora*, la frénésie avec laquelle elle se précipite au milieu de la bande et s'y fraye passage est souvent cause de dégâts. On sait que lorsqu'un mulet se sent heurté, au lieu de céder il résiste, de sorte que, quand deux animaux chargés entrent en lutte, il y a grand danger pour les chargements; ils s'arc-boutent l'un contre l'autre, poussent ou tirent, pivotent sur place et lancent des coups de pieds et des coups de dents jusqu'à ce que le hasard ou le fouet des *mozos* les sépare. La rencontre de deux *atajos* dans un sentier étroit amène fatalement des scènes de tumulte et de confusion inexprimables, si l'on n'a pas le soin de faire arrêter l'un des deux jusqu'à ce que l'autre ait passé.

A l'étape, les *mozos* se divisent par couples et commencent le déchargement. L'animal, débarrassé de son fardeau, n'a rien de plus pressé que de se rouler voluptueusement sur le sol pour soulager par la friction ses reins fatigués et humides; quand il y en a une cinquantaine ainsi occupés, c'est fort drôle. Les charges sont déposées en tas dans le plus grand ordre. Les *aparejos*, les bâts, sont rangés côte à côte sur une ligne brisée en retour d'équerre; dans le pays indien, on en forme, par prudence, un carré au centre duquel on établit le camp. Il faut dire que l'*aparejo* debout n'a pas moins de 60 à 75 centimètres de hauteur, ce qui, joint à son poids, en fait un élément de fortification qui vaut bien les fascines. C'est une lourde machine, en effet, composée de deux énormes coussins bourrés de paille,

recouverts d'une pièce de cuir très-épais qui soutient le tout sans charpente ni ferrures, et qui forme une voûte protectrice sur laquelle on peut déposer toute espèce de colis sans crainte de blesser l'animal. La croupière est la partie élégante de ce harnais; elle est large de 15 à 20 centimètres, bordée de chenille de couleur et recouverte d'une étoffe sur laquelle est brodé le nom de la mule.

Au point du jour les *arrieros* sont sur pied et ont déjeuné; on selle les bêtes de main, puis on réunit les autres. Elles arrivent turbulemment dans des nuages de poussière, ruant et se bousculant; au cri de *junta mula!* que poussent les *mozos* en jouant du *tapajo*, elles se rangent militairement en ligne, la tête tournée vers les *aparejos* et chacune devant le sien. Rien n'est plus curieux que de voir une étourdie ou une retardataire cherchant sa place, reçue à beaux coups de pieds par ses camarades jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée.

L'opération du chargement, comme celle du déchargement, se fait avec une rapidité qui tient du prodige, de la prestidigitation; il y a une précision, un ensemble merveilleux dans les mouvements de ces hommes qui déploient là une agilité et une vigueur peu communes. Après un paquet, un autre, après une mule, une autre, sans trêve ni merci. Protégés par un pectoral et des cuisards de cuir, ils soulèvent les plus lourds fardeaux avec la dextérité de l'arrimeur.

Chaque mule reçoit chaque matin la même charge dans le même ordre, condition importante d'où dépendent la promptitude du chargement, la célérité du voyage, la santé des animaux et l'intégrité des marchandises. En effet, l'arrimage préparatoire d'un lot de marchandise, c'est-à-dire le pesage et l'assemblage des colis, la formation des charges et leur distribution aux animaux, ont souvent coûté deux et trois jours de travail

avant le départ ; il est indispensable que cet arrangement soit scrupuleusement maintenu. Toutes les mules ne portent pas également, n'ont pas le pied également sûr, ni le même caractère, les charges varient donc de 12 à 20 arrobas, soit 150 à 250 kilos, en moyenne. Les colis, en outre, sont loin d'avoir le même poids et le même volume, au moins s'il s'agit de marchandises d'importation étrangère, car les produits du pays s'exportent en sacs ou dans des enveloppes de cuir cru d'un volume et d'un poids calculés de manière à ce que trois colis fassent le chargement moyen d'un animal. Un train qui va à la côte et un qui en revient ont une physionomie bien différente. Le premier a cet air dégagé que donnent l'uniformité et une ordonnance symétrique ; le second choque l'œil le plus souvent par l'irrégularité des charges dont la solidité paraît très-problématique. Les marchandises d'Europe présentent souvent de grandes difficultés de transport, qui ne rebutent point les arrieros cependant. J'ai vu se dresser sur une mule, comme un défi d'équilibre, une barrique de vin, reposant un seul point de son ventre arrondi sur la voûte de l'*aparejo* et très-solide, néanmoins, grâce à l'ingénieux amarrage de la *reata*.

Le 5, je me dirigeai sur Tepeje en suivant la ravine qu'embarasse une végétation touffue favorisée par une grande humidité ; quelques hameaux où tout dort encore, car il est jour à peine, se rencontrent sur ma route. Au milieu d'un fourré obscur où la voie se divise en dix sentiers qui s'entre-croisent, où le sol détrempé cède sans bruit sous le pied des chevaux, je me trouve tout à coup au milieu de cinq à six cavaliers armés de lances, de sabres, de mousquetons, qui arrivaient à fond de train dans la direction opposée à celle que je suivais ; ils passèrent comme les ombres d'une ballade allemande, sans s'arrêter, sans mot dire, enveloppés jusqu'au nez dans

leurs sarapes et leurs grands chapeaux rabattus sur les yeux. Étaient-ce enfin les *ladrones* tant prédits, suivant une piste trop importante pour daigner faire attention à un pauvre voyageur comme moi, ou bien étaient-ce simplement des vaqueros d'une hacienda voisine ? Je n'ai jamais éclairci la chose.

Je franchis le rio Tepeje sur un petit pont de pierre de quelques arches ; la contrée environnante est un désert. La rivière coule entre deux collines rousses et pierreuses, relevées pour tout ornement de quelques cactus clairs-semés. Dans le parapet du pont est une petite niche grillée ; derrière la grille il y a une peinture, devant la grille un Indien agenouillé, d'où je conclus naturellement que la peinture a un caractère religieux. Cette petite scène, encadrée d'un décor de l'Arabie pétrée, ne manque pas d'originalité.

Le rio Tepeje est un affluent du rio Tula, peut-être même en est-il le principe.

Au delà de ces collines, la scène change et le pueblo de Tepeje m'apparaît entouré de verdure et d'eau courante. Je m'arrête pour y déjeuner. La fonda est desservie par un vieux couple que je trouve beaucoup plus préoccupé de ses affaires de famille que de celles du fourneau, et j'ai grand mal à obtenir mes œufs et mon chocolat. Ces bonnes gens, qui ont l'air d'être aussi unis que Philémon et Baucis, ont l'air aussi d'avoir perdu la tête ; ils entrent, sortent, s'asseyent, se lèvent, négligent mon déjeuner, ou bien s'en occupent tous deux en même temps de manière à s'entraver réciproquement et à faire des malheurs ; leur trouble, que je devine fort bien, est caché sous le flegme ou mieux l'apathie la plus grande. Il y a débordement d'activité chez eux, mais cette activité est concentrée dans le cerveau. Pourtant il s'agit de leur fille ; je comprends que la *nina* est absente, qu'elle devrait être là, qu'elle a de seize à vingt ans, et qu'à

leur place le souci de sa vertu me rendrait un peu plus alerte.

De Tepeje à Huehuetoca la contrée est irrégulière, très-arrosée, verdoyante, ombragée. Toutefois, ce riant aspect s'arrête au pueblo de Santiago, au pied de la *loma* (colline) de Nochistongo; la loma, et le cerro voisin de Sincogue, sur le versant opposé duquel se trouve Huehuetoca, présentent des sommets désolés, avec quelques *magueyales* sur leurs revers. La colline est un bloc de craie dont la blancheur n'a rien de récréatif; le petit plateau que forme le sommet, tourmenté comme une mer agitée, est un réchaud sur lequel le soleil réverbère cruellement. Au milieu de cet Éden, que je franchis à la hâte de peur de voir entrer en fusion les métaux que je porte, un vieil Indien est agenouillé, tête nue. Son visage bronzé, sur lequel les années ont amoncelé les rides, était tourné vers le soleil, et ses yeux, extatiquement renversés, ne montraient que le blanc de la conjonctive. Je le pris d'abord de loin pour un mendiant, mais Miguel m'apprit que c'était un pénitent en prières. Il pria en effet, à haute voix, un rosaire à la main, un scapulaire sur la poitrine. La sueur ruisselait à flots de son front à ses pieds.

La vue de ce vieillard, s'exposant ainsi, dans son ignorance, à tous les maux qui peuvent résulter d'une pareille insolation, m'attrista profondément; il était là, narguant l'apoplexie, et caressant je ne sais quel monstrueux espoir de pardon et d'expiation. Comme il faut rire de beaucoup de choses pour ne pas s'exposer à pleurer toute sa vie, je me consolai en pensant qu'après quelques heures de ce métier d'alcarazas sentimental, un homme devait arriver par évaporation à une soif gargantuesque, que l'ivresse seule pourrait éteindre dans une jarre de pulque.

Le pueblo de Huehuetoca, où j'arrivai bientôt, est as-

sis au pied du mont Sincogue, à l'extrémité nord-ouest de la vallée de Mexico, et à une dizaine de lieues de la capitale. Ce village est célèbre par un gigantesque travail hydraulique, connu sous le nom de *Desague de Huehuetoca*. Pour comprendre l'importance et même l'action du Desague, il est nécessaire de se rendre compte de la topographie de ce beau bassin de Mexico.

La vallée au milieu de laquelle s'élève l'ancienne Venise astèque forme un ovale de dix-huit lieues de long sur douze de large environ, enveloppé d'une ceinture de montagnes porphyriques dont les sommets inégaux présentent une ligne d'horizon des plus pittoresques. La Femme blanche et la Montagne qui fume, avec leurs neiges éternelles, se dressent au sud-est et semblent les fermoirs de diamants de cette noble parure. Le second de ces volcans justifie encore son nom, bien qu'il y mette de la retenue. Du sein même de la vallée, s'élèvent en divers endroits quelques cônes isolés, volcans éteints la plupart.

Six grands lacs, sans mentionner quelques étangs, occupent une large portion du plateau. En face de Huehuetoca se trouve le lac de Zumpango au-dessous de celui de Jaltocan; puis, toujours vers le sud, celui de San-Cristoval, le grand lac de Tescuco, près duquel est assise la capitale jadis environnée de ses eaux, et enfin ceux de Jochimilco et de Chalco, qui n'en font à proprement parler qu'un, divisé par une chaussée. L'eau de ces lacs est douce, sauf celle du Tescuco, qui est salée, phénomène dont la bizarrerie apparente s'explique par ce fait qu'étant le plus bas, il a recueilli, avec le trop plein des autres, les lavages de potasse et de soude que les affluents apportaient des montagnes, où les eaux thermales décomposaient le feldspath.

Ces nappes se sont considérablement rétrécies depuis la conquête, les sources voisines ne suffisant pas à entre-

tenir l'équilibre de leur niveau sous un climat où il pleut rarement, et à une hauteur barométrique où l'évaporation est grande. Le lac de Tescuco surtout, très-peu profond, a laissé un vide immense, d'autant plus regrettable que les efflorescences salines inutilisent en partie le terrain qu'occupaient les eaux.

Mais cette inquiétante disparition de l'élément fertilisateur ne prévient pas complètement les inquiétudes d'une nature opposée que font naître les crues subites de ces mêmes eaux. Dans ce dernier cas, le lac de Tescuco, enrichi du superflu des autres, gonfle et cause parfois de graves dégâts. Les chroniques indiennes mentionnent une grande inondation sous le règne de Montezuma 1^{er}, vers le milieu du quinzième siècle, et depuis la conquête, il y en a eu plusieurs. Les digues ne remédiant à rien, on songea à une galerie d'écoulement qui jetterait l'excédant des eaux de la vallée de Mexico dans celle de Tula, plus basse de 222 mètres. Telle fut l'origine du Desague. Un canal de 8600 mètres, creusé en grande partie au travers de la colline de Nochistongo, conduisit dans le rio Tula les eaux du rio Cuautitlan, principal affluent du lac Zumpango et cause première de la plupart des débordements. Un second canal à écluses devait également porter dans le premier le trop-plein du Zumpango.

On fit d'abord un tunnel ou *socabon*; mais l'insuffisance des notions que possédaient les ingénieurs du temps sur le muraillement convenable à ces sortes d'ouvrages, amena des détériorations incessantes, et l'on se décida à transformer le *socabon* en une gigantesque tranchée à ciel ouvert.

Ces travaux, inaugurés en 1607, après la troisième inondation, par le vice-roi D. Luis de Velasco II, ne furent achevés qu'en 1789. Il va sans dire que grâce à la déplorable administration coloniale de l'Espagne, l'en-

treprise était devenue une bonne vache à lait. Des millions y furent engloutis, 15 000 Indiens, traités comme des nègres marrons, y furent presque constamment employés, et le résultat le plus net de ce déploiement de forces irrésistibles, fut, pendant bien des années, l'enrichissement d'une foule d'Espagnols, clercs ou laïques (les moines ne dédaignèrent pas de mettre la main à cette bonne œuvre), et la mort d'une armée de travailleurs; ces pauvres diables, surchargés de travail et de coups, à peine nourris, décimés par les maladies, étaient en outre fréquemment ensevelis par des éboulements que l'on ne savait pas prévenir. Il en périt, dit-on, un million dans les vingt premières années seulement. Ce chiffre, que rapporte Thomas Gage, est exagéré peut-être, mais cette exagération même démontre à quel point l'opinion publique était émue du sort fait à ces malheureux.

Le Desague, qui ne détournait après tout que les eaux du rio Cuautitlan, ne pouvait être qu'un palliatif, et l'on comprit bientôt, en face de la triste réalité, que pour mettre Mexico complètement à l'abri du fléau, il fallait donner un écoulement direct au lac de Tescuco. En 1804, pendant le séjour de Humboldt à Mexico, et peut-être à son instigation, le vice-roi Iturrigaray ordonna la construction d'un canal destiné à conduire au Desague le trop-plein des lacs de Tescuco, San-Cristoval et Jaltecan. L'entreprise n'était pas sans difficultés, car l'inclinaison du sol de la vallée est précisément en sens inverse, et Huehuetoca est de 20 mètres plus élevé que Mexico; mais ce n'était là qu'une question de coups de pioche qui ne pouvait arrêter personne, et, moins que d'autres encore, des Espagnols à qui les Indiens coûtaient si peu. Ce canal fut commencé, mais ne fut pas mené à fin. On en voit un tronçon à l'ouest du Zumpango. Le Desague est donc une œuvre colossale mais incom-

plète à tous égards, comme toutes les œuvres des administrations irresponsables envers la nation dont elles tiennent les intérêts en main. Pour qu'elle fût parfaite, il faudrait non-seulement que tous les lacs eussent un écoulement au moment des crues extraordinaires, mais aussi qu'aux époques de pénurie ils pussent recevoir toutes les eaux que la nature leur destinait. Problème hydraulique qui est loin d'être insoluble, et dont la solution serait d'une haute importance pour Mexico menacé par la sécheresse. Le lac de Tescuco, notamment, se retire de plus en plus; il serait déjà à sec probablement si ceux de Jochimilco et de Chalco ne lui fournissaient régulièrement 130 pieds cubes d'eau par seconde au moyen du canal de la Viga, qui les réunit.

Je m'étais amusé sur les bords du Desague, aussi dus-je renoncer à me rendre le soir à Mexico. Le soleil allait disparaître derrière les montagnes quand j'arrivai au petit pueblo de Cuautitlan. Je n'étais plus qu'à sept ou huit lieues de la capitale, mais j'en avais fait douze depuis le matin, sans compter les détours à Huehuetoca; je pris donc mes quartiers de nuitée à Cuautitlan, dans une posada de la plus noble apparence. Ce pueblo fut donné en *repartimiento*, en fief, après la conquête, au capitaine Alonzo de Avila, et cette auberge était peut-être le palais de sa descendance. Le *patio* est royal; de belles arcades de pierres et des constructions majestueuses l'environnent; tout cela est vaste, imposant, mais délabré, silencieux, désert; le bruit de mes pas résonne au loin sous les galeries et trouble seul le calme de cette solitude, au milieu de laquelle Miguel et le *huesped*, avec leurs sandales, glissent comme des ombres.

J'eus la fantaisie de monter sur l'une des terrasses pour jouir du coup d'œil de la vallée. Les lacs de Jalto-can et de San-Cristoval miroitaient à l'horizon sous les derniers feux du couchant; sur leurs rives, quelques clo-

chers entourés de touffes de verdure, disséminés à longues distances les uns des autres, me désignaient les pueblos de Tultepec, de San-Pablo, de San-Lorenzo, de Huacalco, de Teutilan. Leur ombre s'allongeait sur des champs soigneusement cultivés mais dépouillés à cette heure de leurs moissons, et dont nul accident, arbre, buisson ou barrière, figure ou fabrique, ne rompait l'uniformité. A mes pieds, le village, muet aussi à l'heure du souper, et les cloîtres solitaires de la posada où le crépuscule jetait déjà du mystère. Cette scène était empreinte d'une mélancolie douce et pénétrante.

Le lendemain 6, je quittai Cuautitlan à trois heures du matin; un clair de lune magnifique prêtait au paysage de nouvelles splendeurs. Des bouquets d'ormeaux, de chênes, de sycomores et de frênes s'élèvent çà et là dans les champs voisins et sur les talus de la route, des peupliers, des ormes, bordent les canaux d'irrigation qui divisent les cultures. Autour de l'hacienda Lecheria, ils forment avec les arbres fruitiers des *huertas* un véritable bocage.

Au pueblo de Tanepantla où j'arrivai à l'aube, je pris le chocolat obligé dans une fonda où tout était sens dessus dessous; à la voix de la fondera, un essaim de jeunes servantes au teint bronzé, aux grands yeux noirs, aux brunes tresses, aux formes bien accentuées, s'évertuait à laver, balayer, frotter, épousseter. Une chemise brodée leur tient lieu de corsage; la plupart portent un jupon coupé de deux couleurs éclatantes, jaune, bleu, rouge, la teinte la plus claire placée en haut, de la taille au bas de la hanche. Le bord du jupon est orné de dessins en soie dans le goût étrusque.

Plusieurs chaussées, bordées de nobles ombrages, se croisent à Tanepantla; j'en prends une qui longe le rio de ce nom. Réuni au rio Ascapusalco, ce cours d'eau va se jeter dans le lac de Tescuco, en passant par la ville de

Guadalupe vers laquelle je me dirige, car je veux suivre l'itinéraire de mes camarades, en souvenir des émotions qu'ils ont éprouvées en cet endroit. Quelques types originaux se présentent : ce sont des Indiens qui portent à Mexico du charbon, du bois, de la volaille, des légumes, des fleurs; hommes et femmes, gens de tout âge, passent courbés sous leur fardeau; sacs de charbon, fagots, cages où gloussent les poules, paquets de *verduras*, et jusqu'aux marmots trop jeunes pour aller à pied, sont soutenus par une lanière de cuir ou une pièce d'étoffe fixée sur le front ou sur la poitrine du porteur : la poitrine et le front, comme chez les bœufs, dont ces gens ont la force aussi bien que la placide indolence.

Chose étrange, à mesure qu'on approche de la capitale du Mexique, le mépris superbe des conquérants pour la race conquise éclate de mieux en mieux. Les Indiens de la vallée de Mexico ont d'autant moins profité de la civilisation nouvelle qu'ils étaient plus près du centre d'où elle devait émaner. Ils ont conservé à peu près intactes la physionomie et les mœurs de leurs ancêtres. Ils se drapent encore des mêmes étoffes tissées de leurs mains par les mêmes procédés primitifs, teintes des mêmes nuances disposées en bandes alternées. Le bleu, le blanc et le marron paraissent être leurs couleurs favorites. Quelques-uns cependant adoptent les vêtements de la race créole, les *calzones* de cotonnade blanche ou de cuir, les *enaguas* d'indienne; mais la chemise fait souvent défaut, et l'ampleur fantastique du pantalon et l'habitude de le relever fréquemment jusqu'au pli de la cuisse témoignent d'une prédisposition constante à la plus grande liberté d'allure.

En approchant de Guadalupe la solitude se fait plus grande. Les verts rideaux d'ormes, de peupliers, de trembles, qui bordent les chaussées, me cachent et cette ville et la capitale dont je pourrais me croire bien loin. Devant moi s'étendent des prairies marécageuses

coupées de canaux et de frais bouquets d'arbres; çà et là paissent quelques animaux.

Le soleil était déjà levé quand je gagnai le pied des montagnes de Tepeyacac, dont les flancs desséchés nourrissent à peine quelques plantes grasses. Au milieu de ce désert la tradition veut que la mère du Christ ait apparue, en l'an de grâce 1531, à un Indien converti nommé Juan Diego. Elle chargea le pauvre plébéen d'obtenir des puissants de la terre qu'un temple lui fût érigé en ce lieu, et, comme lettres de créance, après avoir fait sortir de terre une source d'eau thermale, elle lui donna des fleurs qu'elle fit naître sur place, et son portrait peint par elle-même, avec du jus de roses, sur un lambeau d'étoffe de fabrication indienne. Telle est sur cette affaire l'opinion des plus graves canonistes espagnols et mexicains. Il n'y a rien à dire, à moins de répéter avec Théophile :

Ces contes sont fascheux à des esprit hardis
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis.
Sur ce propos, un jour, j'espère bien d'écrire.

Pour plus ample informé du miracle on peut lire la très-intéressante et très-naïve relation de Florencio Cabrera, qui se trouve tout au long dans Beltrami.

Quoi qu'il en soit, cette apparition fut un coup de maître. Il y avait déjà au Mexique une Vierge fort en renom, celle de los Remedios. Le sanctuaire de los Remedios s'élève à deux lieues environ à l'ouest de Mexico, près de Tacuba, sur les premières hauteurs qui enserrant la vallée; cet endroit est celui où les Espagnols, chassés de Mexico après le désastre de la *Noche triste*, la triste nuit du 1^{er} juillet 1520, trouvèrent un asile inespéré dans un *teocalli* ou temple indien, sur une colline qui portait le nom de cerro d'Otoncalpolco ou de Montezuma. Après la conquête, on transforma le teocalli en une chapelle,

sous l'invocation de Nuestra Señora de los Remedios ou des Remèdes, afin, dit Solis, de perpétuer dans la mémoire des hommes l'importance du secours que les Espagnols avaient trouvé dans ce temple. La grossière petite statuette qu'on y adore serait, d'après Lorenzana, celle que Cortez avait apportée, circonstance plus que douteuse. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle est fort ancienne. Petite, noire, mutilée et sans nez, elle est telle enfin que Mme Calderon de la Barca ne peut s'empêcher de s'écrier : « Jamais peuplade sauvage n'adora une idole plus horriblement laide ! » Il y a matière à réflexion dans cette observation féminine qui éclaire un peu les rapports du fétichisme et de l'art.

La Vierge de los Remedios, vierge belliqueuse et *gachupina*, qui avait puissamment aidé les Espagnols à soumettre les Indiens, était peu propre à se concilier l'affection des vaincus et à les conquérir à la foi catholique. Pour les amadouer il fallait une vierge indigène, et Juan Diego la rencontra à point nommé sur le cerro de Tepeyacac. Si l'on considère l'esprit des missionnaires espagnols, aux yeux desquels la fin justifiait toujours les moyens, si l'on songe que la crosse pastorale était alors entre les mains du très-vénérable Juan de Zumarraga, premier archevêque de Mexico, farouche ennemi du paganisme, émule d'Omar, qui, voyant dans les manuscrits aztèques les symboles d'une croyance à extirper, venait de détruire par le feu toutes les archives nationales du pays, il est permis de voir dans l'histoire de la Vierge de Guadalupe un acte de politique religieuse fort habile. L'affaire eut d'heureux résultats en effet. La Señora de Guadalupe devint la Vierge créole et les Mexicains n'eurent plus de raison pour ne pas se convertir. On construisit sur le lieu de l'apparition un petit oratoire où l'image miraculeuse fut installée en pompe, et dont Juan Diego; le bon apôtre, demeura le gardien jusqu'à

sa mort. Quatre-vingt-dix ans plus tard, un temple magnifique s'éleva au pied de la colline; plus tard encore, une chapelle convenable remplaça l'oratoire *del Cerrito*; une autre fut construite sur la source miraculeuse. Une ville se forma à l'entour du grand temple, qui fut érigé en abbaye canoniale en 1750; un *sagrario* lui fut adjoint.

Mais cette dualité matérielle d'un type mystique, basée sur un antagonisme d'instincts, une antipathie de race, engendra entre les deux Vierges une rivalité qui dura aussi longtemps que la domination espagnole. L'histoire de cette rivalité est instructive; née de passions politiques, elle contribua singulièrement à les fomenter et à entretenir la haine entre les castes. Jusqu'à l'expulsion des Espagnols, la Vierge de los Remedios eut le pas sur l'autre; c'était assez que les indigènes eussent une Vierge protectrice, c'eût été trop si elle n'avait été soumise à celle qui protégeait les conquérants. Lors donc qu'on voulait recourir à l'intervention de la mère du Christ dans quelque calamité publique, on s'adressait d'abord officiellement à l'image de los Remedios et ce n'était qu'en désespoir de cause que l'on allait à celle de Guadalupe. Cette taquinerie, empreinte d'un ridicule profond, jetait les naturels et les créoles dans l'exaspération. Le cri de l'indépendance retentit et les deux Vierges entrèrent en campagne, l'une avec les insurgés, l'autre avec les dominateurs. Ceux-ci furent chassés et la Señora de Guadalupe triomphante prit à son tour le pas et devint la patronne du pays. — Ne serait-ce pas le cas de dire ici avec Bacon : *Certainly superstition is the reproach of deity!*

L'anniversaire de l'apparition donne lieu, le 12 décembre de chaque année, à une fête où les Indiens accourent par milliers de plusieurs lieues à la ronde; ils portent leurs costumes traditionnels, se couronnent de fleurs, et,

comme ceux de Guadalajara à la fête de Notre-Dame de Zapopan, ils donnent le spectacle d'une saturnale antique.

La ville de Guadalupe Hidalgo, bien percée et bien bâtie, n'est pas laide ; on y compte de dix à douze mille habitants. Le nom de Hidalgo lui fut donné après l'affranchissement du pays en l'honneur du vieux curé de Dolores, qui avait eu l'idée de mettre l'image vénérée sur son étendard. L'empereur Iturbide y institua solennellement, en 1821, un ordre de chevalerie mexicaine qui prit le nom de Guadalupe. Aboli à la chute de l'empire, il fut rétabli en 1852 par Santa-Anna.

Je me dirigeai tout d'abord vers la cathédrale. C'est un parallélogramme ayant un clocher à chacun de ses angles, et au centre une coupole octogonale ainsi que les tours. Tout cela est d'un effet moscovite assez original, mais imposant. A l'est et en retrait, se trouve le *sagrario*, et, derrière, les bâtiments du canonat. Ce massif est adossé à la montagne et dominé par la chapelle del Cerrito. A l'ouest, s'étend une place carrée, plantée d'arbres, dont le centre est occupé par une fort belle fontaine. Au milieu d'une immense vasque en pierres de tailles, s'élève, sur un rocher, un socle supportant un fût de colonne cannelée, au pied duquel sont disposés quatre personnages religieux, pères ou dignitaires de l'Église. Le chapiteau sert lui-même de soubassement à quatre figures allégoriques entourant un autre fût de diamètre moindre. Au-dessus se dresse enfin, sur des nuées, la statue de la Vierge encadrée de rayons. La hauteur du monument est de huit à dix mètres et les proportions en sont flatteuses à l'œil.

Je mis pied à terre sur cette place et, laissant Miguel avec les animaux à la porte d'une *vinoteria*, j'entrai dans le temple. L'intérieur est remarquable surtout par l'absence de cette lourde ornementation espagnole, sur-

chargée de couleurs, que j'avais rencontrée jusqu'alors dans toutes les églises ; la maçonnerie disparaît ici sous un revêtement de stuc blanc liseré d'or. Le maître autel est de marbre, la grille qui l'entoure d'argent, ainsi que le tabernacle. Peu d'églises sont aussi riches que celle-ci. Lors de l'inauguration, soixante lampes furent suspendues à la voûte, et le service entier, qui était de même métal, pesait plus de cinq mille marcs. Il est douteux que toutes ces richesses s'y trouvent encore intégralement, mais les apparences d'un grand luxe y sont.

L'image de la Vierge est peinte sur une étoffe grossière de fil de pita ou d'écorce de palmier. On la distingue d'autant mieux qu'on en est éloigné, elle devient confuse à mesure qu'on s'en rapproche, phénomène que l'on a exploité comme miraculeux et qui tient tout simplement à la nature du tissu qui est très-lâche. La Vierge a le teint brun et le vêtement des nobles filles astèques, ainsi qu'il convenait ; elle est debout sur un croissant que supporte un affreux chérub.

Deux voies conduisent à la chapelle del Cerrito ; l'une, à l'ouest, est une rampe en pente douce, l'autre, à l'est, un escalier assez roide. A mi-côte, à peu près, on rencontre la chapelle édiflée sur la source d'eau bouillante que vit sourdre Juan Diego. On ne saurait dire de ce petit monument rien de plus ni de mieux que ce qu'en dit M. Ampère : « — Ce que j'ai vu, en fait d'architecture, de plus ravissant pendant tout mon voyage en Amérique, c'est la chapelle construite au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame de Guadalupe. Cette architecture est très-originale ; elle ne ressemble à rien. C'est bien une sorte de Renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. des zigzags blancs et noirs surmontent des fenêtres en étoile, autour desquelles des anges déroulent des lé-